

cité de la musique

André Larquié

président

Brigitte Marger

directeur général

Chanteur, guitariste mais avant tout poète, Lounis Aït Menguellet fait partie de ces artistes aux multiples talents qui excellent à faire partager leurs différentes facettes artistiques ; c'est pourquoi la carte blanche qu'il a acceptée de donner à la **cité de la musique** tient plus du « récital » que des concerts standardisés que l'on observe généralement dans les tournées de beaucoup de musiciens. Pour ce récital, Lounis Aït Menguellet a d'ailleurs tenu à s'entourer de deux artistes qui lui sont chers : le poète Ben Mohamed et son fils Djaâfar (qui chantera seul et en duo avec son père).

Non content d'être considéré comme l'un des plus grands chanteurs kabyles de ce siècle, Lounis Aït Menguellet, ce poète chantant né à Ighil Bouamas (Algérie) en 1950, est l'auteur de quelques cent trente chansons de toute beauté. Mélodies enchanteresses pour des textes à la fois contestataires et mesurés, engagés mais non vindicatifs qui disent la difficulté de communiquer entre sexes et générations, constatent les blocages sociaux et soulignent, depuis le milieu des années soixante-dix, les difficultés de vivre dans un pays où ceux qui « crient au feu (...) ont [aussi] allumé l'incendie ». Mélange d'art poétique raffiné et d'expressions d'aujourd'hui, images simples pour exprimer des pensées profondes, le verbe de Lounis Aït Menguellet a rendu ses lettres de noblesse à l'art musical kabyle. Révélé au public en 1967 lors de sa prestation radiophonique dans l'émission de radio crochet *Chanteur de demain* diffusée par la chaîne II, Lounis Aït Menguellet est rapidement devenu un véritable symbole vivant. En témoignent les émeutes que provoqua son arrestation au milieu des années quatre-vingt (Aït Menguellet fut incarcéré plus de six mois pour avoir dédié un concert à Ferhat Mehenni, autre chanteur kabyle emprisonné pour son appartenance à la Ligue algérienne des droits de l'homme, non reconnue par le pouvoir en place). Aït Menguellet ne s'en présente pas moins comme un chanteur non militant, libre et sans bannière, simple défenseur de la culture amazigh. Un involontaire porte-drapeau de l'espoir ?

jeudi 14
vendredi 15
et samedi 16
décembre - 20h
dimanche
17 décembre - 15h
salle des concerts

carte blanche à Lounis Aït Menguellet

Ben Mohamed, poète, présentation

lḍaq wul (Le cœur est oppressé)
Sani an-nṛuḥ (Où irait-on ?)
Afennan (L'Artiste) (voir traduction page 13)
Aṛḡu yi (Attends-moi) (voir traduction page 13)

Lounis Aït Menguellet, chant, guitare

A kem awigh (Je t'emmènerai) (voir traduction page 14)
M'at-tiliḍ (Quand tu seras [avec moi])
An-nargu (Nous rêverons) (voir traduction page 15)

Djaâfar Aït Menguellet, chant, flûte, synthétiseur

Bb°igh d medden (J'ai ramené des gens)
Ur d i ttaḡa (Ne me laisse pas)
Ml iy d (Dis-moi)
Zriy mazal (Je sais encore...)
Telt yyam (Trois moments) (voir traduction page 16)
Tighri n tasa (Le Cri du cœur)
Ayla m (Ton dû)

Lounis Aït Menguellet, chant, guitare

JSK

Lounis Aït Menguellet, chant, guitare

Djaâfar Aït Menguellet, chant, flûte, synthétiseur

entracte

A mmi (Mon fils)
Asegg°as (L'Année)
Ṭṭes (Dors)
D nnube k (C'est ton tour d'être heureux)

Lounis Aït Menguellet, chant, guitare

Ay ul (O mon cœur)
Yuli wass (Le Jour s'est levé)
Mi walagh (Quand je vis)

Djaâfar Aït Menguellet, chant, flûte, synthétiseur

Siwel iyi d tamašahut (Raconte-moi une histoire)
(voir traduction page 16)
Amedyaz (Le Poète)
A k°en ixdeε Rebbi (Que Dieu vous maudisse)
Di ssuq (Au marché)
Lxuġa (Le Khodja)
Ad ughelen (Ils reviendront)
Inagan (Témoins)

Lounis Aït Menguellet, chant, guitare

Ruḥ ad qqimegh (Vas-y, je ne viendrai pas)

Lounis Aït Menguellet, chant, guitare

Djaâfar Aït Menguellet, chant, flûte, synthétiseur

Saïd Ghezli, *bendir*

Djamel Hamiteche, *darbouka*

Achemi Bellali, basse

Avant et après le concert,
une vente de disque vous est proposée dans la rue musicale.

les airs purs de Lounis

La musique kabyle, comme toutes ses sœurs relevant du patrimoine *amazigh* (berbère), repose sur une gamme pentatonique, incluant un demi-ton à l'occidentale. Cela reste vrai pour les musiques mozabites, touarègues, chaouiïes ou rifaines, mais pas pour celles en cours en Kabylie, du moins sur le registre traditionnel. En effet, c'est à partir des années 1950, alors que le modèle égyptien dominait le paysage musical maghrébo-oriental, que des musiciens d'origine kabyle – ceux-là mêmes qui étaient représentatifs de la « culture de l'exil » forgée dans les cafés – ont décidé d'adopter le quart de ton cher aux Oum Kalsoum, Mohamed Abdel Wahab et autres Farid El Atrache.

Toutefois, ils n'en firent pas une généralité dans la mesure où les répertoires se partageaient entre le *chaâbi* de la casbah algéroise, sorte de blues créé par des Kabyles et inspiré des bases de la *nouba* andalouse, et les airs dérivés du folklore plusieurs fois millénaire des montagnes. C'est Kamal Hamadi, brillant auteur-compositeur-interprète, qui a popularisé le « quart de note » en encastrant des petites barres métalliques au milieu des cases du *fa* dièse et du *la* bémol de sa guitare. Cela n'a pas échappé à l'œil éveillé de Lounis Aït Menguellet, un jeune artiste en vogue qui venait d'effectuer, en cette fin d'année 1960, une entrée fracassante dans la chanson.

Il a été d'emblée sensible à cette sonorité particulière à laquelle certains musicologues attribuent des racines ottomanes. A ses débuts, outre ses compositions (dont *Idaq Wu!*) sentant bon le terroir, Lounis a interprété quelques chants justement écrits par Kamal Hamadi. A cette époque, il avait une voix tendant vers les aigus et il était accompagné par un orchestre sur une gamme qui ne correspondait pas à ce qu'il attendait. Aussi a-t-il repris très vite la formule, soufflée par son illustre aîné musical Rabah Taleb, qui lui a assuré un succès immédiat : guitare et *darbouka*.

Au fil des enregistrements, fort nombreux, il gardera la même conception, s'appuyant d'une part sur des morceaux alternant influences *chaâbi* (il finira par rencon-

trer le grand maître El Hadj El Anka), avec *istikhar* (préludes) façon *raml el maya*, *rasd*, *bayati*, ou usant souvent du mode lydien grec (appelé *mezmour* en Andalousie) et d'autre part sur des mélodies de la Kabylie profonde. C'est le cas dans *Sani Anruh*, *Ettes*, *Lxuga*, *Dennuvak*, *Ammi* ou *Telt Yyam*. La voix, elle, a pris de l'ampleur, avec plus d'assurance et de gravité dans le timbre. Sur le plan rythmique, on notera la prédominance du 4/4 et du 6/8, l'un rappelant le galop d'un cheval et l'autre les convulsions d'un être en transe. Parfois, Aït Menguellet se laisse aller à des ballades comme dans *Akwni xda Rebbi* ou *Siwliyid*, introduit une guitare rythmique (*Arguyi* sur un mode majeur) ou structure un titre (*Ay Agu*) en renversant les rythmes.

À l'aube des années 80, Lounis, toujours accompagné de sa fidèle guitare de marque « Ovation », a intégré une basse et un *bendir* (grand tambourin sans cymbalettes) ; puis, avec l'arrivée de son fils Djaâfar dans le groupe, un synthé et une flûte. Contrairement à ce qu'il affirme, la musique n'a pas un aspect secondaire dans sa démarche de poète soucieux de faire passer avant tout son propos. Il est un fin mélodiste car la majeure partie de ses chansons sont caractérisées par des refrains terriblement accrocheurs et un schéma qui n'appartient qu'à lui, poussant tantôt au déhanchement total, tantôt à la pose méditative. Dans la musique d'Aït Menguellet, les mots ne risquent aucune noyade tant les épousailles avec les notes paraissent idylliques. C'est dire qu'avec lui, on est loin de danser idiot.

Rabah Mezouane

Aït Menguellet poète et figure du sens

Il est difficile, en l'espace de quelques lignes, de donner un aperçu, même global, de l'œuvre d'Aït Menguellet (qui s'étend sur plus de trente-quatre ans) tout comme d'en cerner le style. On se contentera d'une incursion rapide dans certains de ses textes, notamment ceux sélectionnés pour être entendus lors de ces journées.

Le poète commence son récital par la toute première chanson *Idaq wul* (*Le cœur est oppressé*, 1967) écrite à dix-sept ans. D'une œuvre de jeunesse (1967-77) caractérisée par la quête de l'objet aimé dont il nous fera goûter quelques morceaux, le cycle semble se clôturer avec *Telt yyam* (*Trois moments*, 1975) où chaque couplet reprend l'événement qui a marqué le sujet. *Arġu yi* (*Attends-moi*, 1979), *Anejmaε* (*L'Assemblée*, 1980) et *A mmi* (*Mon fils*, 1982), s'inscrivent dans une nouvelle ère où le style du poète va en s'affirmant et porte un cachet ouvertement engagé.

En effet, dans le prélude de *Arġu yi* (*Attends-moi*), un événement nous est conté, celui d'un cercueil qui « revient » en catimini au village : contient-il le disparu ou bien du sable, comme ce fut le cas dans les années 70 où les jeunes, contraints de partir combattre au Sahara occidental, revenaient (meurtris) ou jamais. Le narrateur, dans le corps du texte, raconte ses craintes et sa peur à sa bien-aimée. Dans *L'Assemblée*, les allégories de la peur, la vérité, le mensonge, l'injustice... évoquent le dépérissement de la situation algérienne et surtout la corruption d'un système clairement mis en évidence dans *A mmi*, inspirée librement de Machiavel. Dans sa forme et sa structure, cette chanson illustre un des procédés de la poésie menguelletienne, à savoir la chanson-fleuve. Dans *Siwel iyi d tamašahut*, (*Raconte-moi une histoire*, 1994), l'univers du conte est sollicité comme pour révoquer un contexte de violence qui atteint son paroxysme. Un personnage féminin est sommé de raconter afin de sauver l'autre. Dans *Afennan* (*L'artiste*, 1988), l'auteur souligne l'importance de ce dernier dans un groupe donné et insiste sur la nécessité de ce

créateur qui n'est rien d'autre que le « poète ». Même si la chanson parle de l'artiste, pour l'auditeur, il ne fait aucun doute, il s'agit d'Aït Menguellet, devenu le souffle vital de toute une communauté – dépassant le cadre de sa Kabylie natale. Pour preuve, chaque fois qu'il a voulu mettre un terme à sa carrière, un tollé général l'en a dissuadé.

Ceci mérite qu'on s'y attarde. En effet, esquisser un « portrait » du poète s'avère utile afin d'expliquer (aussi) pourquoi il draine, à chacun de ses spectacles, des foules entières et pourquoi il n'a pas *un* public mais *tout* le public.

C'est qu'Aït Menguellet n'est pas un simple chanteur, tel qu'il est conçu en Occident. Poète, sage, philosophe, philanthrope¹... on a tout dit sur lui, ou pas assez. On pressent la question sans la formuler, comme qui tournerait autour de l'enclos sans jamais y pénétrer. Avant d'interroger l'attrait qu'exerce cette idole vis-à-vis du public, il importe de jeter un coup d'œil sur le terrain qui porte cette fleur. « *Wi t ilan ?* » (« A quel groupe appartient-il ? ») dirait-on en kabyle. Berbère de Kabylie, Aït Menguellet est issu d'une culture et d'une langue (millénaire) minorisées, ainsi que d'une société anciennement belliqueuse. Si l'on interroge la dénomination *argaz*, l'on s'aperçoit qu'elle signifie non seulement « homme » mais aussi « guerrier » ; et notre poète, mieux que quiconque, en porte les marques. Il est doté à la fois de cette virilité et de cette beauté fascinante mêlée de crainte qui porte un mot spécifique *Lhiba*. Ses moustaches – ni à la façon turque, ni à la mousquetaire – sont portées à la kabyle et représentent un signe visible du *nnif* (« l'honneur ») tout comme sa guitare – substitut de l'*abeškid* (fusil) ancestral ? – reconduit une vaillance ancienne. Les sons qui en sortent, de concert avec la parole vocale, n'ont-ils pas le même impact que celui des balles ? La puissance du verbe a, dans la société kabyle, un effet de déflagration, selon le précepte qui dit « *awal d lewgèh* » (« le mot est un coup de fusil qui part »).

On peut donc situer Aït Menguellet à deux niveaux : celui du **présent immédiat** où il fait figure de porte-parole de sa communauté. Il est l'« intellectuel » (au sens profond et vernaculaire) du groupe, menacé dans son intégrité et en perpétuelle résistance ; celui du **présent immémorial**, où il est *voix* par laquelle s'exprime une instance fondatrice, celles des Anciens et du SENS : *Taqbaylit*.

Il se nourrit à la fois de ce lieu qui ne peut s'interrompre et en même temps le nourrit à son tour. Lui-même nomme ce lieu dans son œuvre, notamment dans sa dernière livraison poétique *Inagan*, texte-halte traversé par un souffle sacré, mystique, mythique, où la quête du narrateur transcende celle de tous les autres.²

Aït Menguellet est un poète de son temps et hors-temps, et sa poésie traverse les âges ; en un mot, œuvre et poète entament délicatement un processus d'ancestralisation qui transforme et transfigure tout écouteur-voyant, et bouleverse, tout en l'interpellant, l'auditeur qui essaie d'arracher aux mots leur signifiante.

Farida Aït Ferroukh, anthropologue

1 Après *L'opération insuline* (Zénith, 1999), Aït Menguellet parait, lors de ces quatre concerts, une campagne intitulée *Un livre en tamazight pour mon enfant*, à l'usage des enfants de migrants.

2 Autrement dit les narrateurs de chacune de ses œuvres, *Inagan* étant l'Œuvre dans laquelle le poète se livre à un exercice intertextuel où tous ses poèmes se retrouvent comme pour faire le bilan d'une carrière.

A écouter : Lounis Aït Menguellet *Inagan*, Blue Silver, Paris, 1999. A lire : Farida Aït Ferroukh, *Cheikh Mohand, le souffle fécond*. Edisud, Aix-en-Provence (à paraître). Cet ouvrage donne un aperçu de l'ancrage culturel du poète et se termine par une étude comparée entre les œuvres de l'un comme de l'autre ainsi qu'un parallèle entre les deux figures.

Djaâfar Menguellet
la force du rôle

Après avoir travaillé avec son père, en tant que musicien, Djaâfar chante pour la première fois dans *Inagan* (1999), puis les voilà tous les deux réunis, d'une certaine manière, dans ce récital. L'on est en droit de se demander si c'est Djaâfar qui prête sa voix aux paroles d'Aït Menguellet ou bien si c'est ce dernier qui prête sa plume au premier ?

En tout état de cause, le poète, en écrivant des textes pour son fils, s'est mis dans la peau d'un jeune de vingt-cinq ans. Ici, point de fioritures ! – le langage refuse quelque peu l'embellissement –, aucune image risquée : le narrateur dégueule sa mal-vie, son malaise qui peut être celui de n'importe quel jeune algérien. Il actualise, dès lors, l'événement historique en lui donnant une dimension empirique et exclusivement personnelle.

Cependant, si une certaine vision de l'histoire immédiate se donne à lire, elle ne prend d'autre aspect que celui de l'intimité : sous forme de réflexions, de flashes, d'impressions et de sensations, elle n'engage que le vécu du personnage.

En effet, tout en évoluant dans un monde sclérosé décrit comme une « vaste prison », le narrateur cherche, avec la complicité de la bien-aimée, une issue, comme s'il voulait fuir cet univers carcéral. Et cela, au risque d'être rattrapés par les opposants à leur quête, c'est-à-dire les exécutants d'un ordre socio-idéologico-politique.

Le verbe « fuir » revient comme un *Leitmotiv* et sa présence itérative prend l'aspect d'un cri, le plus souvent étouffé, et parfois émis à gorge déployée, « fuir », semble dire le texte, pour sauver non pas tant sa peau que ses rêves.

Aux risques de déflagration, le sujet établit une ligne frontalière contre le système dominant environnant. Il lutte contre le désespoir, la léthargie et l'inhibition. Dans un mouvement de dessaisissement et de réappropriation du « je » se tisse une parole tantôt forte, tantôt fragile et néanmoins toujours prête à rejaillir avec vigueur et ténacité.

Avec un langage cru et simple teinté d'angoisse et

d'anxiété, le narrateur décrit sa quête, ses errements, sa perplexité qui mettent au jour une situation d'impasse. Les mots s'égrenent, tournoient jusqu'à former une spirale interminable et infernale dans laquelle s'engloutit le sujet.

Dans un mouvement alterné d'abandon et de rebondissement, le personnage rêve l'impossible tête-à-tête avec soi, consigne son expérience dans laquelle il interroge ses désirs, sa raison, le tout est problématisé par deux organes le « cœur » et « l'œil » (comme dans la chanson *Ay ul ô, Mon cœur !*) pour évoquer une situation de déchirement où prédomine l'hésitation.

Cependant, l'énergie qui lui manque, il semble la trouver dans la compagnie de la bien-aimée avec laquelle il déplore le dessèchement des mentalités. Ici triomphe l'amour mais aussi la force du rêve qui semble l'emporter pour casser toute digue, toute entrave. Armée d'une volonté d'épanouissement, notre dyade semble braver l'inertie en s'ensourçant dans le poème.

F. A. F.

(extrait du livret du dernier album de Djaâfar Aït Menguellet)

L'artiste

Que reste t-il en-dessous de la chéchia ?
une tête désertée par son cerveau
Que nous laisse donc la bravoure ?
une ombre avec laquelle se battre.
Que nous laisse la noblesse d'origine ?
nous n'avons que ce mot à la bouche.
mais nous méconnaissions son visage.

Il nous arrive ce qui arriva
à un troupeau d'agneaux
Ils empruntèrent tout chemin
y réussirent, tant qu'ils étaient unis
Le chacal s'immisça entre eux
ils se dispersèrent tous
Ils ne purent ni paître, ni rentrer au bercail

Toi, marchand de courroux
évite les seuils de nos portes
Nous sommes las de braver les jours
qui ne laissent aucun choix
Nous sommes fatigués de retirer les épines
qui tapissent les chemins
guettant nos pieds-nus.

Si ton cœur est oppressé
creuse-lui une interstice
Avec ta voix et les cordes (de ta guitare)
Berce-nous donc !
Tant que le ciel
a besoin de ses astres
les hommes ont (aussi) besoin de l'artiste.

Si quelqu'un t'injurie
tu es au-dessus de lui
Si les mauvaises langues
te vilipendent
Ceux qui t'aiment
et qui te comprennent
Tu es de leur trempe
aucun ne te piétinera
Tu as vu l'injustice
tu en as fait des soupirs
Qui se filent en parole
que tout le monde écoute
Tu l'as mise à nu

et tout le monde la voit
Tu l'as chantée à la noble descendance
qui a fini par l'exterminer
Tu as entendu les pleurs
de l'affligé par les peines
A ton cri, il a répondu
et a cessé ses sanglots
Qui n'a pas connu le bonheur
ni un brin de chance
Attends tout de toi
apporte-lui l'espoir.

Tu as vu la beauté
tu as en fait un poème
C'est toi qui nous rappelle
tout ce que nous oublions
Et qui jette les dalles
de ce dont nous avons été dépossédés
Chaque fois qu'ils l'éteignent
il renaît grâce à toi.

Attends-moi !

Cette nuit, il se produisit un événement
le village fut secoué par des hurlements
Tout le monde sortit de chez lui
les ballasts furent, du clair de lune, enduits
Dans la lumière vespérale
on distingua un cortège
et ce qu'il portait transcendait.

Le lendemain, à mon réveil
plus aucun cri
L'a t-on inhumé en mon absence ?
alors que j'étais au village.
(Cette histoire rappelle l'anecdote
de celui qui frappa son adversaire
en lui intimant l'ordre de ne pas crier
sinon il porterait plainte).

Tout ce que nous avons fait comme projets
je ne sais si nous pouvons les réaliser
C'est remis aux calendes grecques
même si je te demande de patienter
Tu sais que c'est inutile
résigne-toi par contrainte.
Qu'on pleure, qu'on en parle
qu'on crie ou qu'on suffoque

Le poids (qui nous pèse) ne s'allègera pas
pour autant
Attends-moi ! Attends-moi !
Ceux qui nous appellent persistent
« c'est la guerre qui prime »
Attends-moi !

Laisse-moi donc te parler je ne serai pas long
Tu connais (la nature de) la calamité qui nous
frappe

Je prends le chemin du départ
je me résigne à toute éventualité
Qui ne manquera pas de vous parvenir
arrivé à destination
Je t'écirai et te raconterai mes ennuis.
Attends-moi ! Attends-moi !
Nos décideurs m'ont créé un nouvel ennemi
Attends-moi !

J'ai grimpé dans le train
et y ai trouvé des camarades
Blêmes étaient leurs visages
dans lesquels se mirait le mien
qui leur ressemble tant !
Victimes que nous sommes !
si vous tombez, je serais à vos côtés
Et si je tombe, vous serez là
n'est-ce pas, frères de peine !
Attends-moi ! Attends-moi !
Ils m'envoient combattre
reviendrai-je un jour ?
Attends-moi !

Une fois sur place, je me sentis seul
nombreux, nous étions
Les canons, au loin, faisaient rage
quand ils vêtirent leurs tenues, j'en fis autant
Mes vêtements que j'ôtai
patientent que le sort me fasse revenir
Sur le moment, j'eus peur
les minutes se mirent à défilier
jusqu'au fatidique instant où on vous annon-
cerait (ma mort)

Attends-moi ! Attends-moi !
sur la chaîne de métal, ils gravèrent mon nom
et armèrent ma main d'un fusil

Attends-moi !

Si je t'oublie parfois
c'est l'acier qui
t'écarte de mes yeux
Poussière et chaleur torride
n'ont nul besoin de description
de même que ce qui m'obsède
La journée qui finit
revient le lendemain
je ne me retrouve plus
Attends-moi ! Attends-moi !
au sable et au soleil brûlants
s'adjoit le feu des balles
Attends-moi !

J'ai appris la naissance de notre fille
prénomme-la "Lehna" (Paix)
elle sera peut être de bon augure
Nous sommes las de la guerre
et écoeurés du combat
la terre finira par nous lapider
Tristes, quand nous avons tué
contents d'y avoir échappé
nous mettrons un terme au tourment
Attends-moi ! Attends-moi !
Et chacun ira dans son foyer
pour y panser ses plaies.
Attends-moi !

Je t'emmènerai

Je t'emmènerai avec moi
tous ceux que tu hais
Tous ceux que tu aimes
ne les évoque plus

La parole acerbe
on ne l'entendra plus
On ne connaîtra plus ni misère, ni discorde
qui infestent nos têtes
Le chemin du départ nous appelle
une fois passés, nous condamnerons l'issue
Nous choisirons une île déserte
en reste-t-il une ?
Désormais

on ne comptera plus les jours.

On s'éloignera de cette vaste prison
qui engloutit nos seuils
Si on la laisse faire
elle blanchira nos têtes
"La routine tue"
d'après le précepte
Comme des bourgeons, nous nous épa-
nouirons
Là où nous emportera
le vent
nous pousserons.

Je t'emmènerai avec moi
tous ceux que tu haïs
Tous ceux que tu aimes
ne les évoque plus

Nous détacherons nos liens
pour aller vers la lumière
On ne les mettra pas au fait (de notre fuite)
ils ne nous verront pas
Autrement, ils nous encercleront
même si issue il y a Je
Nous détacherons nos liens
nous serons ensemble
Nous ôterons
nos sangles

Si la situation ne s'améliore pas
mon cœur se fendra
Il bondira de la poitrine
pour voler en éclats
Le destin qui dit : peut-être ?
toi et moi le brûlerons
Un nouveau soleil pointera
et nous illuminera
Pour concrétiser nos rêves
nous y œuvrerons.

Nous rêverons

O perdrix perchée sur les collines
quand je t'aperçus, je perdis la tête
Que ne puis-je faire
pour te rendre mienne ?
Si toute ma richesse intérieure
pouvait être matérielle
Je serais alors roi
et t'aurai comme compagne.

J'espère t'inviter un jour
sous mon toit
Je suis tiraillé cependant
entre le licite et l'illicite
Tant pis ! Si je dois te voir
je contemplerai ton portrait
Le mien dissimule-le
pour que ton père ne le voie.

refrain :
Mes rêves et mon cœur
je te les dédie
Le reste, mon pays me le refuse
le connaîtra-t-on un jour ?
On ira quêtant la paix
avec les rêves comme viatique
Sans trace d'elle, nous resterons ici
et rêverons ensemble

Si je viens (te voir) tu me demanderas
quel est mon métier
Si je te dis que je suis "hittiste" *
ton père voudra t-il de moi ?
Si je reste ici, je ne crois pas
que la chance passera
Ailleurs, me sourira t-elle
mais nous laissera t-on partir ?

Si je viens (te voir), tu me demanderas
si je suis une victime potentielle
En fait, tu n'oses pas me dire
si je suis de ceux qui aiguisent la lame
En vérité, je te l'avoue
je suis de ceux qui se taisent
Et si, franchement, je pouvais
j'aurai, comme tous les autres, fui.

Si tu viens (me voir), je te demanderai
si tu m'aimes
Et si ton désir est aussi
ardent que le mien
A la longue, tu me connaîtras
le temps fait bien les choses
Tu finiras par m'aimer
la routine fera le reste
Si tu viens (me voir), je te demanderai
si tu as fais des études poussées
Tôt, l'école, je l'ai quittée
ses portes, elle me les a fermées
Même si ton niveau est élevé
ne m'enlève pas tout espoir !
Si nous sommes ensemble, tu m'appren-
dras
un jour, serai-je instruit ?

* Terme qui vient du mot arabe *hit* ("mur") auquel
s'adossent les jeunes sans aucune perspective
d'avenir.

Trois moments *

Ma mémoire
a gravé
trois moments de mon existence
Où que j'aïlle
ils sont profondément
incrustés en moi.
Du premier moment,
j'ai le souvenir
de la gaieté de mon cœur
Il voulait chanter la beauté
de celle qu'il aperçut
il découvrait ainsi la délicatesse de la rose
au printemps
Il refuse désormais
d'oublier
son amour qu'il place par-dessus tout

Au deuxième moment
ce fut l'épreuve du chagrin
et de la douleur
Le temps se suspendit
comme s'il s'était figé
gens expérimentés ! Je n'ai rien à

vous apprendre !
Allongé dans le corbillard,
l'enfant chéri de la famille
fut pleuré par tous.

Au troisième moment
je fis le deuil
de mes désirs et de mes rêves
Ce fut le mariage
"fondement de la vie" m'a-t-on dit
on me félicita
Mes amis,
j'en sais s'ils s'en aperçurent :
de ma jeunesse, ils me présentèrent
leurs condoléances.

* Le titre en kabyle signifie littéralement "trois jours"
mais il n'évoque pas l'idée de succession que sug-
gérerait une traduction mot à mot, raison pour laquel-
le, j'ai préféré le traduire par "trois moments" (NDAT).

Raconte-moi une histoire

Raconte-moi un conte
mais arrange-toi, même si
Son déroulement est triste,
il faut que sa fin soit euphorique
Raconte-moi une histoire
du temps où les jours
et les nuits
allaient de pair
Parle-moi du temps où les astres
veillaient sur
les bonnes gens
pleins de candeur

Raconte-moi l'histoire
comment était-ce déjà ...?
Ce couple de jeunes gens
qui s'aimait tant
Dis-moi
ce qui advint d'eux
Ainsi que de l'opposant
à leur quête
Ils se querellèrent
ils se séparèrent
Se languirent l'un de l'autre

carte blanche à Lounis Aït Menguellet

et se retrouvèrent

Raconte-moi (donc) l'histoire
de l'oiseau dans son nid
Avec ses petits
perchés sur un arbre
Quand l'un d'eux tomba
le chacal guettait, en bas
L'oiseau, inepte,
paniqua
L'ange qui suivait la scène
le métamorphosa en un lion
Qui vola au secours de l'oisillon
avant de reprendre sa forme initiale

Encore une (histoire) que je voudrais écouter
celle où il est question d'un ogre
Qui rapta une fille
et un garçon
Arrivé chez lui, il fut las
et sombra dans un profond sommeil
Les enfants en profitèrent pour
s'éclipser en douce
A son réveil, l'ogre
se mit à leur poursuite
(Dans sa course) il tomba dans un traquenard
et ainsi fut pris qui croyait prendre.

Raconte-moi une histoire
j'arrive las et contrarié
Par ce que je viens de voir
je ne le voulais pas
(Choisis) une histoire où se trouvent
des honnêtes gens

Raconte-moi une histoire
raconte pour me soulager
Raconte pour me faire oublier
ce que j'ai fait aujourd'hui
(Plutôt, non) je vais te raconter
ce que j'ai fait aujourd'hui
Avant que je n'entame mon récit
attends que je te dise
Qui je suis vraiment
afin que tu me connaisses davantage
(Dans mon histoire) il n'y a ni ogre
ni chacal ni autres monstres, excepté moi
Les monstres de l'envers du décor

me ressemblent
ou ne sont personne d'autre que moi

Je te raconte ce que j'ai fait aujourd'hui,
m'ont appelé
Les commanditaires
de ce qu'est devenu mon métier
Ils m'ont désigné
un de leurs ennemis
Et m'ont ordonné
de m'occuper de lui
Avec deux balles,
le pauvre, je l'ai descendu
Il m'était et
je lui suis inconnu.

textes : Lounis Aït Menguellet

transcription et traduction
Farida Aït Ferroukh

biographies

Lounis Aït Menguellet

Lounis Aït Menguellet De sa naissance à Ighil Bwammas en Kabylie (le 17 janvier 1950), Aït Menguellet a conservé une poésie façonnée par la rudesse des montagnes. Tout petit, il écoutait Slimane Azem (interdit d'antenne en Algérie mais diffusé sur la tranche horaire en kabyle de Radio-Paris), Cheikh El Hasnaoui et Taleb Rabah. Après des études d'ébéniste au lycée technique du Champ-Manoeuvre à Alger, et poussé à se présenter dans l'émission de Chérif Kheddami (*Les chanteurs de demain*) sur la chaîne II, la radio kabylophone de la RTA (radio télévision algérienne), Aït Menguellet apparaît en 1967 en interprétant « *Ma Trud* » (*Si tu pleures*). En 1969, il est, avec Dalil Omar, membre fondateur du groupe Imazighène qui enregistre avec lui son premier 45 tours sous le titre *Ixaq Wul*. Le 11 février 1978 marque son premier passage à l'Olympia de Paris. Après avoir chanté

l'amour, Lounis Aït Menguellet aborde dans ses compositions, en 1978-79, des thèmes philosophiques et socio-politiques. Il est ensuite arrêté, le 26 mai 1985, sous prétexte de « détention d'armes à feu », avant d'être libéré, six mois plus tard, sous la pression populaire. Il donne alors un concert mémorable au Zénith, devant six mille personnes. Le 29 octobre 1985, Lounis Aït Menguellet est à nouveau condamné à trois ans de prison ferme pour « détention illégale d'armes de chasse et de guerre » (il possédait une collection d'armes anciennes). Il semble que le pouvoir n'ait pas apprécié son soutien au chanteur Ferhat Mehenni, incarcéré pour son appartenance à la nouvelle Ligue algérienne des Droits de l'Homme. En 1989, Lounis Aït Menguellet crée l'Association culturelle d'Ighil Bwammas destinée à développer des activités sportives, artistiques et culturelles auprès des jeunes. L'année marque le lancement d'une série

d'initiatives humanitaires à travers l'association (Les Amis d'Aït Menguellet et Projets). Qu'il s'agisse d'une caravane de solidarité (1990), de l'équipement en château d'eau de dix-huit villages à Barbacha (1992) ou d'une collecte de médicaments destinés à l'Algérie (1993), Lounis Aït Menguellet soutient et participe à la concrétisation de ces actions. Le 6 mars 1991, tandis qu'il donne un concert à l'Atlas d'Alger, des islamistes assiègent la salle pour tenter d'interrompre son récital... en vain : son succès devient sa meilleure défense. Les concerts s'enchaînent ensuite : cinq Olympia à guichets fermés en 1994 ; sortie de *Inaggan*, l'album-résumé de sa carrière en 1999 ; deux Zénith en 1999 ; une tournée en Algérie en 2000...

technique
régie générale
Olivier Fioravanti
régie plateau
Eric Briault
régie lumières
Marc Gomez
régie son
Didier Panier